LA GUERRE.

I.

Il y a guerre entre les Etats-Unis et l'Espagne.

Ici, aux Etats-Unis, quand on a l'honneur d'être citoyen et d'appartenir à la grande république américaine, il ne convient pas de désirer autre chose que le triomphe des Etats-Unis. et le citoyen quel qu'il soit, la guerre déclarée et commencée, se refusant le droit de remonter aux causes pour les condamner ou pour sympathiser avec l'adversaire, n'a plus que le devoir du patriotisme et de la courageuse fidélité.

Les archevêques et les évêques catholiques des Etats-Unis, à cet égard, ont bien dit ce que tous savaient, ce que tous sentaient, et ce qui doit être.

La patrie commande et son honneur est à la garde de tous.

Mais il est bien permis, sans manquer à la patrie et au patriotisme, au nom de la civilisation et de l'humanité, ayant la religion haute et la philosophie généreuse, pensant à l'avenir qui réalisera certainement bien des promesses faites et bien des espérances attendues, il est bien permis, disons nous, ne considérant point la guerre comme un principe sacro-saint ou nécessaire, de ne point aimer la guerre, de la haïr même, de la déclarer anti-humaine et anti-chrétienne, de lui reprocher un caractère de violence dans les moyens et de barbarie dans les actes, de voir en elle, même chez les peuples les plus éclairés, par le sang qu'elle verse, par la mort qu'elle fait, par les victimes qu'elle multiplie, par les ruines qu'elle sème, par sa destruction, sa désolation, ses misères, ses haines qu'elle perpétue, ses revanches qu'elle appelle, ses conclusions toujours terribles et rarement justes, ses retours avec des armes plus épouvantables encore, ses complications et ses alliances qui peuvent la généraliser dans une mêlée affreuse, toutes les larmes de douleur et de désespoir qu'elle met dans les cœurs et dans les yeux des femmes qui ne savent plus aimer, des mères qui maudissent, des épouses qui ne se consolent pas et des orphelins qui demandent leurs pères en attendant l'heure de les venger, un état social et moral encore bien inférieur, une civilisation bien imparfaite et bien sanglante encore, un paganisme de mensonges et de cruautés pour le triomphe duquel le Christ de l'amour et de la paix n'a point donné son sang de martyr et glorifié sa croix de sauveur dans le dogme sublime et divin de la fraternité humaine.

Et quelle est la gloire—puisque ce mot existe dans la langue humaine—quelle est la gloire de soldat, de conquérant et de vainqueur acclamé, souvent couronné, rarement d'un Washington que la patrie entière doit bénir, qui puisse racheter les homicides, les horreurs, les crimes et les épouvantables faits de la guerre ?

II

Oui, l'on peut haïr la guerre et la déclarer abominable en principe.

N'est-elle pas le plus souvent le tribunal de la force et de la violence contre la raison et la justice ?

Et quand le malheur veut, on la fatalité, ici, là et n'importe où, qu'une guerre éclate entre deux nations, deux peuples et deux voisins, et qu'elle ne peut plus être évitée, puisque notre civilisation, qui a encore les pieds dans la barbarie, n'a point encore consacré la règle de paix entre les nations et les peuples, et que les races, les religions, et les langues elles-mêmes ont des préjugés singuliers et peut-être des haines terribles et mauvaises, il faut assurément désirer, même quand on est l'un des deux combattants, luttant pour vaincre et pour triompher, que cette guerre toujours déplorable pour les victimes qu'elle fait et les misères qu'elle cause, ne s'éternise pas, ne se prolonge point, ne se généralise en aucune façon, soit aussi courte et aussi peu sanglante que possible, se termine par un règlement relativement juste, ne puisse avoir, au lendemain ou au surlendemain d'une paix malfaite ou fausse, de ces retours fatals qui vous forcent à la vie militaire, à la lutte constante à l'incessante incertitude des batailles perdues ou gagnées, et qui du glorieux vainqueur d'aujourd'hui font un triste et misérable vaincu de demain. Les armes sont journalières, et tous les généraux ne sont pas heureux, ou heureux tous les jours. Quant aux nations militaires, quand elles n'ont pour elles que les armes, comment finissent-elles ordinairement ?

Mais ces sentiments-là et ces idées, ce nous semble, n'ont rien d'étrange ici et doivent certainement répondre aux sentiments et aux pensées du peuple américain, qui est un peu le peuple de tous les peuples et chez qui les préjugés de race et de religion doivent s'atténuer dans la bienfaisance de la liberté et dans la bienveillance de la conscience respectée et libre. Ce n'est pas un langage nouveau que nous tenons ici, étranger, qui ait besoin de réserve ou d'initiation. C'est le langage courant, connu, de tous devant tous, et du Nouveau Monde.

Il ne peut être incompréensible pour aucun et blâmé ou désavoué par personne.

Les Etats-Unis, nous le savons, sagement et heureusement créés sur une terre nouvelle, loin d'un monde vieilli dans les civilisations du passé et de la monarchie, par des hommes remarquablement honnêtes et justes, qui n'avaient plus d'anglais que le nom et la langue, sont et doivent tout naturellement être, par la nature de leurs institutions politiques et sociales, plus rapprochés qu'aucun autre peuple vieilli dans les traditions et les mœurs des monarchies européennes,—plus rapprochés ou plus près, disons-nous, de la vérité et de la justice.

Les Etats-Unis de la Constitution que nous admirons tous, qui vit depuis plus d'un siècle dans le respect de la patrie et des hommes libres, sont à notre siècle et dans le monde la "démocratie d'un peuple jeune et bien vivant et la "république" d'une nation qui grandit merveilleusement dans la croyance à la liberté et dans la développement ininterrompu du progrès pacifique et souverain.

Et ce ne sont pas là des mots creux, vides et vains.

Ce sont des titres sérieux entre tous et des engagements sacrés.

Il ne faut pas y mentir.

III.

Est-ce que les Etats-Unis, si avantageusement séparés du vieux monde, n'ayant point contre eux la fatalité d'une géographie dangereuse et de voisins ambitieux et armés, qui sont la démocratie qui se propage partout, et la république assurée et non menacée, à moins qu'elle ne se détruise elle-même en voulant s'étendre au-delà des limites du possible, auraient véritablement à se protéger où à conquérir par les armes, dans les conditions du vieux monde et de l'Europe ?

Ne sont-ils pas, comme démocratie et comme république, le droit bien plus élevé et la conquête plus haute et plus morale, sans les canons vainqueurs aujourd'hui et vaincus demain, mais qui ne sont jamais la paix dès qu'ils sont entrés dans le conflit général des batailles et dans la nécessité des alliances ?

Dans ces dernières années ou plutôt ces dernières décades, qui ont été heureuses et pacifiques pour les Etats-Unis, nous avons vu que les différents présidents de la république, républicains aussi bien que démocrates, ont tous, dans leurs messages au Congrès et au peuple, constaté avec une satisfaction évidente, avec un sentiment vrai d'honneur national, que les Etats-Unis, en paix avec toutes les nations de la terre, occupaient dans le monde le premier rang du respect et de l'inviolabilité. Ils n'avaient pas d'ennemis, et ils avaient des admirateurs. Si miraculeusement sortis de l'épreuve et du feu redoutable de la guerre civile. ils n'avaient jamais été si forts et plus unis, et l'on pouvait même dire que l'épreuve de ce feu purificateur en les délivrant de l'esclavage, les avait fortifiés et grandis dans une unité plus souveraine et dans une justice plus auguste et plus éclatante.

Quelle prospérité pouvait être comparée avec leur prospérité ?

Et les présidents de la république, comme de juste et très patriotiquement, s'en félicitaient.

C'était tout naturel.

Ils avaient raison d'admirer la paix et de se réjouir de ses grands bienfaits, puisque cette paix avec les autres et avec soi-même est la condition première et absolue du travail, de l'industrie, de la production, du bien-être général, du progrès dans toute voie d'honneur, de grandeur et de justice sociale.

IV.

Mais si ces présidents de la république américaine, dans leurs derniers messages de simple éloquence démocratique et de haute sagesse humaine, ont peut-être parlé plus noblement que les autres, dans plus de vérité et de grandeur, certainement au-dessus de la tête des rois des empereurs eux-mêmes, c'est qu'ils ont démocratiquement formulé la doctrine de paix et de raison qui sera la loi, la règle de demain et la doctrine triomphante de l'avenir.

A la fin d'un siècle qui a eu des guerres nombreuses et terribles, qui a vu des milliers et des milliers d'hommes, conduits par des empereurs et des rois, tomber dans l'effroyable tuerie des champs de bataille, et qui cependant se déclare civilisé entre tous, cent fois supérieur à ceux qui l'ont précédé dans les temps, presque chrétien dans l'admirable acception de ce mot qui est le mot de la justice suprême parmi les hommes et de la paix entre tous les fils d'un même Dieu, ces hommes de bien et de courageuse pensée, assurément inspirés par les principes et l'esprit de toute démocratie véritable et de toute république qui a plus que les sonorités du mot, ont certainement eu l'honneur, comme les représentants d'une grande nation de 70,000,000 d'âmes, et s'adressant à un Congrès que nous croyons aussi élevé qu'un Parlement anglais ou qu'un Reichstag allemand, sinon plus, de faire entendre les premiers la parole ou le verbe qui, répétons-nous, est la doctrine vraie et juste, et qui contient la loi, la règle et la méthode de paix dans l'avenir des peuples et pour la gloire la plus certaine de l'humanité.

Est-ce que jamais les princes, rois ou empereurs, surtout ceux qui sont forts ou veulent conquérir, ceux qui ont un peuple docile et des armées redoutables, ceux qui peuvent s'appeler Napoléon ou Guillaume, mais qui n'ont pas horreur du sang et que la guerre n'épouvante ni par ses cruautés ni par ses crimes, ont fait entendre ce mot comme solution du problème sanglant dans lequel se débat encore moitié sauvage et barbare, notre société moderne, et qui ne permet à personne d'affirmer que nous sommes chrétiens et que notre civilisation mérite à moitié son nom et autre chose qu'une admiration restreinte, douteuse ou menteuse ?

Mais ces simples présidents, gens sans titres royaux et sans couronne, citoyens et bourgeois qui représentent la volonté d'un peuple, sa légitimité et sa souveraineté, on dit ce mot, cette parole et cette vérité de la civilisation,—mot qui n'a rien déclamant, comme vocable, qui appartient plus à la prose qu'à la poésie, qui semble être celui des affaires plutôt que celui des sentiments, qu'un notaire prononce tous les jours et sans l'emphase des choses extraordinaires et des révélations tombant d'un Sinaï divin, mais qui n'en est pas moins admirablement humain, vrai et juste.

Il s'écrit ainsi :

Arbitrage. J. GENTIL.

Mort de La Fayette

Ce personnage fameux est un assez bel exemple du mal que peut faire l'alliance d'une tête faible et d'un cœur généreux.

Le cœur généreux, il l'avait, nul n'a jamais songé à le lui contester. Dès l'âge de vingt ans, il avait tout quitter pour aller prendre sa place sous le drapeau des Etats-Unis revendiquant contre l'Angleterre leur indépendance au nom de leurs libertés violées, et dix ans plus tard il était au premier rang de cette jeune noblesse frémissant, elle aussi, au nom de Liberté ; mais bientôt la tête faible fit son effet ; il s'imagina que son nom suffirait à contenir dans les justes limites un peuple déchaîné, tomba de concessions en concessions pour conserver sa popularité, — "il faut bien que je les suive puisque je suis leur chef", c'est pour lui que le mot semble avoir été inventé — laissa démanteler et avilir la royauté qu'il aimait, tenta trop tard un effort pour la défendre, et quand elle fut à bas, se vit obligé de déserter l'armée qu'il commandait pour aller demander un asile aux Autrichiens qu'il combattait. Ils le lui donnèrent à Olmutz où il resta cinq ans en captivité; conduite inexcusable de leur part à coup sût, mais qui donne du moins la mesure de tout le mal qu'on lui imputait d'avoir fait, où plutôt d'avoir laissé faire à l'abri de son nom, car il était incapable d'en faire lui-même.

Après dix-sept ans de retraite et de silence sous le Consulat et l'Empire, il reparut à la Chambre des députés pour voter la déchéance, et fit pendant quinze ans à la royauté restaurée une opposition acharnée, non pas seulement en adversaire cherchant à faire prévaloir sa politique par les voies légales, mais trop souvent par la voie souterraine des conspirations. Lorsqu'elle fut renversée, celui qui s'éleva le premier triomphant sur ses ruines, ce fut lui, porté tout à coup au premier rang par un regain de son ancienne popularité. Comme il n'était pas fort, on lui persuada assez aisément que "la meilleure des républiques" était encore la Royauté ; il la fit ou la laissa faire, mais il entendait bien que ce serait une royauté qui serait sa protégée, et il fut le plus incommode, le plus gênant des protecteurs, la sommant de se rallier à ses idées sans souci des horribles difficultés contre lesquelles elle avait à lutter, jusqu'au jour où, au bout de quelques mois, ayant dans un accès d'amour propre blessé donné sa démission de commandant général des Gardes Nationales, il se vit pris au mot et remplacé par le maréchal Lobau [27 décembre 1830].

Il mourut quatre ans après, et comme on l'a dit, fort mal à propos, un mois à peine après les insurrections de Lyon et de Paris. Le parti républicain dont il était le drapeau était écrasé, à la fois détesté et dédaigné, odieux pour avoir fait peur et ridicule pour avoir misérablement échoué ; la manifestation funéraire fut manquée, on n'osa pas même la tenter; si bon qu'un pareil mort fut à exploiter, le monde officiel présida presque seul aux funérailles, et Carrel s'écria tragiquement : "Cachez-vous, Parisiens ! le convoi d'un véritable ami de la liberté va passer !"

Ami était exact, *véritable* ne l'était guère, à moins que ce soit aimer véritablement la liberté que de la vouloir dépouillée des salutaires entraves sans lesquelles elle devient licence, désordre et anarchie. La véritable maîtresse de Lafayette, ce fut la popularité, à laquelle il sacrifia presque toujours ce qu'il croyait défendre et protéger. On a dit de lui que c'était un enthousiaste incorruptible, le mot est juste, enthousiaste parce qu'il suivait les yeux fermés une idée généreuse sans savoir où elle le conduirait, incorruptible parce que son caractère loyal n'avait d'autre besoin que celui de la popularité.

Il mourut le 20 mai 1834, dans sa soixante-dix-septième année, étant venu au monde au château de Chavagnac en Auvergne le 6 septembre 1757, deux mois avant la bataille de Rosbach.

L'Insurrection à Saint Domingue.

Presse Associée.

Cap Haytien, Hayti, 4 juin — Le bruit court que les insurgés de St Domingue ont pris la ville de Santiago de Los Caballeros sur la rivière Yaque, à 103 milles de cette place.

TRISTESSE D'AIMER.

Les pommiers ont des airs d'ancêtres ;
J'ai dit aux pommiers en pleurant :
"Est-il dans le destin des êtres
D'aimer qui point ne vous le rend ?"
Et les pommiers, hochant la tête,
Ont fait neiger, comme un linceul,
Les fleurs de leurs rameaux en fête
Sur mon cœur lassé d'être seul.

Le torrent sait comme on oublie ;
J'ai dit au torrent, tristement :
"D'une tendresse ensevelie
Je veux apaiser le tourment."
Et le torrent, montrant les pierres,
Où se meurtrissait chaque flot,
Sembla, sur un lit de paupières,
Rouler un éternel sanglot.

Les étoiles sont des heureuses ;
J'ai dit aux étoiles des cieux :
"Séchez mes larmes douloureuses
Sous le baiser de vos grands yeux."
Et les étoiles, de leurs flammes
Soudain ravivant la clarté,
M'ont compris que c'était des âmes
Qui brûlaient pour l'éternité.

LES PAPILLONS.

Blancs, bleus, gris, noirs, prompts, gais, fous, [lestes,
Et titubants et fanfarons,
Les papillons, ces fleurs célestes,
Battent l'air de leurs ailerons.

Ils déjeunent de primevères,
Font la dinette sur des lis,
Et vont boire des petits verres
D'azur, dans les volubilis.

Puis, pour leurs siestes paresseuses,
Quelques tulipes, à l'écart,
Ouvrent leurs corolles berceuses
Comme des tentes de brocart.

Un moucheron aux notes brèves
Siffle en sourdine un air léger
Et les papillons font des rêves
Très doux, pleins d'odeurs d'oranger !

Et le soir, secouant leurs ailes
Où le soleil met des paillons
Il vont, avec les demoiselles
Danser sur l'eau des cotillons.

Regrets Eternels !

Quand on s'appelle Besouillot, ouvrier tourneur en manches de parapluie, qu'on est veuf depuis quelques mois à peine et qu'on a touché sa paie la veille de la Toussaint, qu'est-ce qu'on fait ?

Bien entendu, on commence par écraser le grain de l'amitié avec les camarades sur les différents "zincs" du quartier, car, pour être veuf, on n'en est pas moins homme.

Puis, ce devoir accompli, on songe à sa défunte, on se dit que c'est le surlendemain le jour des Morts et on fait le serment de célébrer ce triste jour par une visite au cimetière.

Ainsi raisonna Besouillot.

Voilà pourquoi, le matin du 2 novembre, Besouillot, grave et recueilli, marchandait une couronne chez le marbrier voisin.

—C'est quinze francs, dit le marbrier.

—C'est cher la livre, objecta Besouillot, mais ça ne fait rien ....pour feu ma défunte, je ne regarde pas à la dépense..... mettez-moi ça dans du papier.

La couronne soigneusement enveloppée, Besouillot se la passa au bras comme une anse de panier et se mit en route d'un pas solennel, prétendant arriver sans encombre au cimetière.

Prétention outrecuidante ! Orgueil de Besouillot, tu seras châtié !

Le veuf n'avait pas fait cent pas qu'il s'entendit interpeller :

—Pstt!....hé, la coterie!....

Sur le seuil d'une boutique de marchand de vins, faisant le télégraphe avec ses bras, se tenait Kirniflet, un camarade de l'atelier. Malgré l'heure matinale, Kirniflet avait déjà l'œil rigolo et le nez allumé.

—Où qu'tu vas ? interrogea-t-il.

—J'vas au c'metière, répondit Besouillot d'un ton d'ordonnateur de pompes funèbres.

—A jeun ! se récria Kirniflet scandalisé. Entre donc.... c'est ma tournée.

—J'peux pas que j'te dis.... J'vas au c'metière !

—Rien qu'une minute..... Le temps de prendre un verre sur le pouce.

—Du moment que c'est sur le pouce !.....concéda Besouillot, ébranlé.

Et il entra.

On prit une tournée sur le pouce, mais Besouillot, qui se piquait de savoir-vivre, tint à payer la sienne. Une politesse en vaut une autre.

Puis, Kirniflet voulut, à toute force, voir la couronne. Besouillot flatté, dévêtit l'objet funèbre de ses langes de papier.

Kirniflet s'émerveilla.

—Pour une chouette couronne, y a pas à dire, c'est une chouette couronne..... Seulement, mon vieux, t'as oublié quelque chose.

—Quoi donc ?

—L'inscription.

Besouillot se gratta le nez.

—C'est pourtant vrai ! dit-il, tout saisi. Je cours en faire mettre une.

—Patron, remettez-nous ça, commanda Kirniflet en montrant les verres vides.... Moi, j'aurais aimé une inscription sentimentale.... A ta santé. Barnabé.

—Moi aussi, fit Besouillot en trinquant. A la tienne.... Quelque chose de poétique, par exemple : A MON ÉPOUSE !

—Ou bien : REGRETS ETERNELS ! proposa Kirniflet.

—C'est pas mal non plus. Mais laquelle choisir ?

—Ça demande réflexion, opina gravement Kirniflet. Patron, un litre !

Au bout de deux heures laborieusement employées à discuter les mérites comparatifs de : *A mon épouse* et de *Regrets éternels* Kirniflet bafouillait, Besouillot avait la langue pâteuse et la couronne, pieusement déposée sur le billard, attendait toujours son inscription.

L'horloge sonna midi.

—Faut pourtant que j'aille au c'metière ! larmoya Besouillot.

—C'est pas quand les amis sont dans la douleur qu'on les plaque, riposta avec âme le sensible Kirniflet J'y vas avec toi, au c'imetière.

—Mais l'inscription ?

C'est alors que le cerveau de Kirniflet fut traversé par un éclair de génie.

—L'juge de paix ! s'écria-t-il. Y à qu'ça pour nous mettre d'accord !

Et prenant sur le comptoir le cornet de cir et les dés :

—Au zanzibar, continua-t-il d'une voix triomphante.

Si tu gagnes, *c'est Regrets éternels*..si tu perds, c'est *A mon épouse*....avec un litre en plus..

Le zanzibar décréta que ce serait *Regrets éternels*.

Alors, les deux hommes sortirent ensemble d'un pas inégal, cahin-caha, avec la couronne qui se balançait entre eux. Ils avaient l'air de deux matelots en bordée portant une bouée de sauvetage.

Il avait été convenu qu'on achèterait des *Regrets éternels* en route.

Mais, hélas! il faut bien faire cette douloureuse constatation qu'à Paris, la Ville-Lumière, Paris, la capitale des Arts et le pivot de la civilisation, on trouve, dans les rues, beaucoup plus de boutiques de mastroquets que de magasins d'attribus funéraires.

C'est ce qui explique qu'à la tombée de la nuit, Besouillot et Kirniflet remorquant toujours leur couronne, s'étaient échoués, mornes et sombres, sur un banc des boulevards extérieurs, renonçant à l'espoir d'atteindre jamais le cimetière dont les grilles devaient d'ailleurs être fermées.

Horrible situation ! D'autant plus horrible que Kirniflet avait toujours soif, Besouillot aussi et qu'il n'avaient plus le sou.

Hélas ! trois fois hélas !

A ce moment, une lanterne s'alluma à la façade d'une maison et une lueur d'espérance dans l'œil de Kirniflet.

—Regarde ! dit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

—Veine ! s'écria Besouillot.

Sur la vitre de la lanterne se lisaient ces mots :

MONT-DE-PIETÉ

Bureau auxiliaire

Les deux complices jetèrent en même temps sur la couronne un regard éloquent....

.....

On leur prêta 3 fr. 50 sur *Regrets éternels.*

L'ENFANT.

I

Elle était pleine de monde, l'église de Mareuil-en-Triel, une petite église à prétention architecturale, coquette et jolie, qui s'élevait en face du château, dans le bouquet verdoyant des tilleuls et des marronniers. Plus une place à l'intérieur. Les derniers arrivés restaient groupés devant la porte ouverte, d'où s'échappaient, vers la campagne humide et parfumée de ce beau mois de mai, des senteurs fades d'encens et des envolées de chants funèbres, — voix éperdument tristes, d'une finesse exquise et navrante, qui déchiraient les cœurs et se lamentaient encore bien loin, là-haut, dans l'espace.

On écoutait avec émotion; car personne ne demeurait indifférent à la douleur du général et de la comtesse, sa femme, ces hôtes joyeux de tout l'hiver, maintenant plongés dans le deuil: leur petite fille, la dernière née et la plus tendrement aimée, était morte.

Et, devant l'autel, un cercueil que l'amoncellement des fleurs ne parvenait pas à grandir se détachait, tout blanc, sur le fond blanc des draperies, dans la clarté jaune des cierges, ces étoiles tremblantes, affolées par le vent.

A droite, les hommes; beaucoup de redingotes noires, et, çà et là, les dolmans bleus des chasseurs et les collets clairs des dragons.

Le général, en grand uniforme, la croix de la Légion-d'Honneur au cou, se tenait au premier rang, tête haute, comme en un jour de bataille; parfois, sa main gantée se levait à la hauteur de sa moustache grise pour l'effiler un peu, en réalité pour essuyer une larme qui avait glissé jusque-là.

A côté de lui, se cambrait un officier d'ordonnance à l'aspect raide et froid, et arrogant. Son regard hautain, où se perdaient des reflets bleus de lame d'acier, errait sur les murs nus de l'église en une expression d'effroyable ennui. Evidemment, ce devoir qu'il remplissait était une corvée; il n'avait pu s'y soustraire et il était venu là—à la campagne, dans un pays perdu!—correctement sanglé dans l'élégant uniforme de capitaine de hussards, par discipline et par obéissance.

Les bras croisés sur la poitrine, il contemplait la courbe hardie de l'ogive, il détaillait les couleurs criardes des vitraux, où se brisaient les rayons du soleil, au milieu de l'apothéose d'un martyre auréolé; et quand, sous les flots de l'harmonie sévère, les femmes inclinaient plus bas leur front, le jeune homme, en signe d'impatience, faisait jouer son pied dans les plis vernis de sa botte.

Les amis le regardaient en chuchottant :

—Toujours poseur, le beau Lardac !

—Il devrait au moins prendre un air de circonstance !....

—Il est bien trop occupé de sa propre *persone*!... Si vous croyez qu'il compatit seulement à la douleur de la pauvre mère!.... Il ne la regarde même pas!....

—Elle fait pourtant pitié!

La comtesse, en effet, agenouillée dans ses longs vêtements de deuil, semblait une sattue du Désespoir. Ses jolis cheveux blonds, cette couronne rayonnante de la beauté et de l'amour, étaient voilés par l'ombre tombante du crêpe. Et seulement quand elle levait les yeux au ciel, en une expression d'indicible douleur, supplication muette où se confondait un monde de souffances, d'amertumes et peut-être aussi de remords, on pouvait voir son fin profil, aux pommettes maintenant creusées par une épreuve irréparable.

II

Le cortège se mit en marche le long de la grand'route avec la solennité des enterrements de village. Des hommes noirs portaient le cercueil, fardeau léger pour leurs bras. Les petites amies de la défunte tenaient les cordons du poêle,—de jolis rubans qui voltigeaient dans l'air de cette radieuse journée de printemps. Les arbres avaient des frissons de vie nouvelle: la sève des jeunes plantes débordait de tous côtés; la voix du prêtre, lugubrement scandée, mettait en fuite des couples d'oiseaux posés aux bords des nids,—car les nids étaient bruyants.

On marchait deux par deux, tristement, jusqu'à ce cimetière paisible, un parc tendrement soigné; et l'on écoutait ces bruits d'ailes, ces bourdonnements d'insectes, ces frôlements, d'herbes qui montaient de la terre, partout, dans les champs, à mesure que s'éteignait le glas plaintif de la cloche, au loin.

Quand tout fut terminé, quand, à la porte, chacun se fut incliné devant le général, ce dernier dit à Lardac :

—Mon ami, faites-moi donc le plaisir de rester.

Et, dans le cabinet d'études, vaste bibliothèque dont la fenêtre ouverte montrait, à perte de vue, la frondaison superbe des jardins et des bois, les deux soldats trouvèrent une collation préparée, des cigares et des cigarettes.

—Je suis brisé ! dit le général en prenant un cigare qu'il alluma lentement, longuement.

Il aspira avec délice la première bouffée de tabac.

—Quelle journée! reprit-il.... Mais choisissez donc un cigare.... Ils ne sont pas mauvais....

—Merci, mon général....

—Il est des heures sombres où l'on est heureux de compter ses amis; je vous remercie d'être venu, Lardac.

—C'était un devoir, mon général....

—Un devoir, oui, mais vous l'avez rempli avec empressement, avec délicatesse.... A votre âge, on a bien autre chose à faire que de partager la douleur des autres!... Je vais vous rendre votre liberté dans un instant.... Vous avez hâte de retourner à Paris....

Je comprends ça.... Mais prenez donc un sandwich.

—Merci, mon général....

—Vous connaîtrez peut-être un jour ces deuils.... Personne n'en est exempt.... Mais vous êtes d'une nature froide....

—Vous croyez, mon général?

—J'en parlais précisément l'autre jour avec la comtesse..... Savez-vous que votre sauvagerie passe pour excès d'orgueil auprès de bien des gens!.... Mais goûtez donc ce madère.... Ça me remonte, moi, de causer un peu; j'en avais besoin!....

Et le général savoura le contenu d'un petit verre de cristal.

—La comtesse! Quelle femme, mon ami! Elle a été admirable.

Les mères ont une espèce de courage que nous ignorons, nous autres, soldats.... Elle a bien souffert, car elle adorait sa fille.... Entre nous, la pauvre petite morte était la préférée....

—Vous croyez mon général?

—Comme elle la gâtait!... Mais l'amour maternel est un bon dérivatif à l'imagination féminine.....

La petite vous aimait bien aussi.... Elle avait déjà un faible pour l'uniforme.... C'est dans le sang.... Mais vous n'aimez pas les enfants, vous!

—Mon Dieu! mon général....

—Je ne vous en fais pas un crime; on n'aime les enfants que lorsqu'on a été père une fois dans sa vie!....

Lardac ne put s'empêcher de regarder avec fixité le vieux soldat, qui continua aussitôt d'un air béatement satisfait:

—Que de cartes et de lettres nous avons reçues!.... Mais nous verrons cela un autre jour. Je ne veux pas vous retenir davantage.

Il y a un train qui pourra vous ramener à Paris pour le dîner....

Je ne vous garde pas..... Nous serons trop tristes.... Je passerai au Cercle un de ces soirs.... Mais il faut que je reste un peu auprès de la comtesse, vous comprenez.... L'avez-vous vue? Ne partez pas sans lui faire vos adieux. Elle sera sensible à cet hommage....

III

Lardac s'était levé. Il fit le salut militaire, très-bas. Et, comme obéissant toujours à un ordre de son chef, il s'enfonça d'un pas précipité dans le couloir qui conduisait à la chambre de la comtesse.

Il la vit agenouillée, anéantie, abîmée dans une prière.

A son approche, elle se retourna doucement: ils échangèrent un long regard de douleur et de repentir.

—Ah ! j'étouffe!.... s'écria Lardac.

Et donnant brusquement libre cours à son chagrin trop longtemps contenu, il se laissa tomber au pied du lit, et là,—dans un instant de fugitive, mais profonde angoisse,—comme un grand enfant qu'il était encore, il se mit à pleurer, tout haut, l'enfant qui n'était plus.

FÊTE NATIONALE

DU 14 JUILLET.

Nous avons annoncé, il y a quelques jours, que par suite d'une décision faisant honneur au patriotisme et à la générosité des membres de la Société Française du 14 Juillet, les bénéfices provenant de la célébration de la Fête Nationale de la France seraient consacrés cette année, par moitié aux blessés des armées de terre et de mer américains (Croix Rouge) et à l'Ecole gratuite de garçons de la Société.

Nous apprenons aujourd'hui que la fête sera donnée à l'Athletic Park (Shoote the Chutes) et que la Société du 14 Juillet a fait les arrangements nécessaires pour assurer à la célébration de cette année, l'entrain, le patriotisme et l'éclat des années précédentes.

En dehors des attractions déjà en cours c'est-à-dire l'excellente bande mexicaine, les chutes, le théâtre et le concert, un magnifique feu d'artifice sera tiré sur le Base Ball Ground, des courses de bicyclettes, en sacs, et à la nage seront organisées, de nombreux jeux d'enfants et un grand bal champêtre ajouteront un point gai et pittoresque à la célébration de la fête dont le noble but attirera certainement une foule énorme à l'Athletic Park. C'est ce jour-là qu'aura lieu aussi la distribution des prix aux élèves de l'Ecole de la Société du 14 Juillet.

Voici les noms des différents comités chargés de l'organisation de la fête:

Emplacement—MM. A. Darcantel, P. Cougot, J. M. Vergnole, A. Maurin, J. Duffourc.

Privilèges—MM. J. M. Vergnole, L. A. Richards, F. Lamothe, U. Sahuqué, J. Dubos.

Décorations—MM. E. Pons, O. Garsaud, A. Laplace, A. Darcantel, H. C. Fourton.

Tickets et Perception—MM. A. Oehmichen, J. Duffourc, U. Sahuqué, J. Dastugue, A. Maurin, J. Dubos, F. Mathew, L. A. Richards.

Presse et Impressions - MM. Gus. Soniat, A. Fortier, B. Rouen, E. Pons, A. Oehmichen.

Invitation et Réception — MM. A. Fortier, W. Formento, J. N. Augustin V. Pedelahore, A. Laplace, Bernard Tujague.

Jeux et Amusements—MM. O. Garsaud, F. Gouaze, F. Lamothe, F. Mathew, P. Cougot, V. Pedelahore, A. Darcantel.

Bal et Musique—MM. W. Formento, F. Gouaze, O. Garsaud, J. N. Augustin, H. C. Fourton.

Police—MM. P. Cougot, B. Rouen, G. Soniat, Bernard Tujague.

Prix de l'Ecole—MM. A. Fortier, G. Soniat et P. Cougot.

Les chemins de fer du monde entier.

Une publication du gouvernement prussien, *Archiv für Eisenbahnwesen*, a récemment publié la statistique des chemins de fer du monde entier.

Voici, en *milles*, les chiffres pour 1895,—les derniers publiés, —comparés à ceux de 1891 :

	1895	1891	Augment.
Europe	155,284	141,512	13,752
Asie	26 890	24,023	4 867
Afrique	8,189	6 532	1,647
Amérique	229,722	212,724	16,993
Australie	13.888	12,322	1,565
Total	433,953	395,143	38,810

Il y a lieu de remarquer que le total de 1895 équivaut à plus de dix-sept fois la longueur de l'Equateur. L'Amérique a plus de chemins de fer à elle seule que toutes les autres parties du monde. L'Asie, le continent le plus grand et le plus peuplé, ne figure que pour un seizième environ du chiffre total.

La perte du Merrimac.

Version espagnole.

Presse Associée.

Madrid, 4 juin—Voici la version espagnole sur la destruction du Merrimac, dans le chenal qui conduit au port de Santiago de Cuba :

Deux cuirassés américains ont été sérieusement endommagés, pendant l'engagement.

Les Espagnols parlent de cette affaire comme d'une brillante victoire de l'Espagne.

Washington, 4 juin — Jusqu'à 9 heures du matin, on n'avait pas reçu de nouvelles de la perte du Merrimac. C'était un vieux navire dont on ne pouvait rien faire.

Il avait été envoyé pour servir au renforcement du blocus de Cervera. L'équipage se composait seulement de 8 hommes au lieu de 40 comme on l'avait dit.

Le Département ne croit pas qu'il y ait eu le moindre combat.